

Jacques Hassoun, dans une délicate impudeur, n'a jamais cessé de se dévoiler dans ses élaborations théoriques. Ses articles nous en informent autant que ses livres. Mieux même, ses réflexions se sont nourries en permanence de la reprise dialectique de son histoire dans l'Histoire. Les termes d'auteur et d'acteur pourraient le qualifier. Auteur, il n'a jamais cessé d'écrire sa vie de sujet et de citoyen, sa vie d'homme sujet de l'inconscient et du politique. De même, il n'a jamais cessé d'en être l'acteur - celui qui acte - que ce soit dans le champ social ou politique. Toutes les rencontres et tous les colloques où il exposait et s'exposait en témoignent.

À lire ses livres et articles, on ne peut qu'être sensible aux mouvements de sa pensée marquée, non par la répétition mais par une infatigable reprise, à la lumière de la psychanalyse, de tout ce qui l'a constituée : histoire personnelle toujours en train de se subjectiver ; judaïsme transmis, interrogé et critiqué ; analyses et prises de positions politiques en tant que nécessité éthique.

Traversant la diversité des thèmes et des champs explorés, émergent de l'écriture de J. Hassoun des mots récurrents - des signifiants - qui témoignent de ses préoccupations fondamentales. Pour n'en retenir que quelques-uns, au prix d'en laisser d'autres dans l'ombre, citons : *contrebandier*, *passage*, *langue* et *passion*.

*Contrebandier* de toute doxa puisque celle-ci ne saurait être que réductrice et stérile.

*Passage*, comme l'on dit passage d'un lieu à un autre, d'un champ à un autre ; mais aussi passage du témoin, cet objet banal et essentiel qui fait lien et trace, relance et continuité.

*Langue*, car elle est, pour J. Hassoun, le lieu où l'exil vient s'inscrire, où tout sujet pourrait mélancoliquement se fixer en produisant les pires déchaînements alors que pour lui, elle est le lieu d'une élaboration féconde. La langue est promue au statut d'agent d'un exil accepté comme événement producteur d'un dépassement jamais satisfait.

*Passion*, enfin, d'une recherche et d'une invention permanentes.

Peut-être convient-il d'ajouter passion intraitable de la psychanalyse, dans la mesure où celle-ci nous enseigne que, s'il revient à chacun d'inventer son origine et son devenir, c'est précisément au prix de cette recherche du témoin qu'il faut se passer d'une génération à l'autre et qui se trouve dans tous les champs de la culture. D'autre part, jusque dans ses textes non analytiques, la réflexion psychanalytique est toujours présente. Elle court tout au long de ses écrits et articule sa pensée.

Les différents champs que J. Hassoun parcourt ne viennent pas simplement en illustration, appui ou référence. Ils se croisent de manière à constituer des points de nouage pour relancer ses élaborations.

Cette tentative d'établir ces croisements entre les différents champs amène. Hassoun à les explorer au plus loin et à leur faire dire un au-delà, un en plus, un envers de ce qu'ils expriment. Autrement dit, à travers leur hétérogénéité, J. Hassoun tente de faire surgir leurs traits communs, ceux qui nouent leurs logiques à sa subjectivité (l'un des moteurs efficaces de sa pensée). On peut dire que, pour lui particulièrement, toute élaboration est une subjectivation et réciproquement.

En ce sens, sans être constamment psychanalyste en exercice, J. Hassoun était complètement dans l'analyse. Mais il en savait aussi les limites, ne confondant pas son champ avec celui du politique :

*Claude Spielmann, Propositions de Lectures, Livres, Jacques Hassoun « Extraits d'une œuvre ».*

pour lui, tout sujet ne peut être que dans une tension entre le subjectif et le politique. Le nécessaire travail de subjectivation ne préjuge pas de l'affrontement nécessaire avec le politique. Certains événements produits par le collectif requièrent une réponse du collectif.

Dans cet ordre d'idées, les écrits de J. Hassoun témoignent bien de la position et de la démarche intellectuelle d'un homme qui se laissait angoisser par le politique. Et les effets de ses élaborations, si les politiques n'étaient pas si sourds, devraient pouvoir contribuer à leur tour à angoisser le(s) politique(s).

C'est bien là où, conformément au titre d'un de ses livres (*Les contrebandiers de la mémoire*), il apparaît comme un contrebandier. Le contrebandier ne méconnaît aucunement l'existence de la loi dans sa double fonction de contrainte et de masque. En deçà de la loi se cachent ses fondements. En deçà de la loi, c'est la vie qui exige. La loi n'est pas l'éthique et l'éthique ne se promulgue pas. En deçà des raisons de la loi se dissimule sa déraison, comme la « folie » gît au fond de chacun. Faut-il rappeler que J. Hassoun attachait beaucoup d'importance à ce qui pouvait s'écrire « dans les marges » ?

Contrebandier donc il l'était, non pas pour jouir d'un franchissement illicite, mais pour éprouver, élaborer et rendre compte d'un en deçà toujours à explorer car toujours provisoirement originaire et explicatif. C'est sans doute ce qui donne à ses textes leur caractère « habité » et jamais superflu. Contrebandier inquiet, contrebandier insatisfait, contrebandier sans repos. Mais aussi contrebandier de l'ordre mortifère et du temps arrêté, contrebandier malgré lui et pourtant responsable.

Il faut encore ajouter un point fondamental et de toute actualité. J. Hassoun soutenait que si c'est au nom de l'Histoire que chacun est tenté d'établir son droit à occuper un territoire, chacun cependant n'en a pas la même version. Pour lui, il n'y aurait pas une vérité historique mais au moins deux. Il n'a donc cessé de s'insurger contre ce que chacun est tenté d'arrêter comme lieu immobile de la vérité. Il n'a donc cessé de lutter pour que des passages soient possibles entre les deux versions, pour qu'une dialectique et un dépassement puissent être envisageables. Pour lui, l'issue d'une problématique de type « la bourse ou la vie » ne pouvait être que marquée de violence inutile.

Pour le citoyen qu'était J. Hassoun, l'histoire ne pouvait manquer de s'articuler à la question de l'exil et de l'étranger ainsi qu'à celle de la langue. Si le passé éclaire le présent, ce n'est pas tant dans les archives de l'histoire qu'il allait chercher matière à penser. Il était plus intéressé par le vivant de l'histoire passée, c'est-à-dire par ce qui peut en être transmis avec toutes les distorsions et les oublis inhérents à la transmission autorisant l'interprétation et l'invention. Il pensait l'histoire au présent de sa pensée, une histoire qu'il ne cessait d'historiciser, une histoire en train de se faire dans une visée de transmission pour des lendemains meilleurs à défaut de chanter. S'il n'était pas habité par une croyance naïve ou par une foi béate, Marx n'était jamais loin de sa main lorsqu'il écrivait.

Et quand ce n'était pas l'Histoire, c'était la religion z beaucoup ne retiennent des textes religieux que ce qui les arrange, c'est-à-dire ce qui leur permet d'éviter toute interrogation, laissant ainsi le champ libre à la jouissance destructrice et suicidaire. Ici encore, c'est comme s'il n'y avait qu'une seule version vraie, alors que l'histoire des religions constitue un ensemble toujours interconnecté où ce ne sont pas les passages qui manquent. J. Hassoun le savait.

À côté des difficultés ou du drame d'un exil réel et imposé, existe aussi un exil imaginaire qui consiste à se sentir étranger chez soi, dès lors qu'une terre ou une conviction (religieuse ou politique) se doivent d'être partagées. Or l'exil réel, J. Hassoun l'a connu puisqu'il a été expulsé d'Égypte à dix-huit

*Claude Spielmann, Propositions de Lectures, Livres, Jacques Hassoun « Extraits d'une œuvre ».*

ans. Un site originaire et réel n'a donc pas manqué. Loin de faire de cet exil géographique une fixation nostalgique stérile, il l'a institué en événement psychique et en valeur, non pas au sens moral mais au sens intellectuel, celui d'un « pousse en avant » de sa pensée. Est-il alors besoin d'ajouter que, ce que l'on nomme repli identitaire en tant que réponse à la menace objective et/ou subjective de l'exil n'était pas son affaire ?

Une articulation fondamentale s'est opérée pour lui entre exil et langue. Ainsi n'est-il pas étonnant que J. Hassoun ait beaucoup écrit sur la langue maternelle. Mais quelle fut-elle pour lui ? En réalité, sa langue maternelle était constituée de trois langues : le français, l'arabe et l'hébreu, toutes trois liées, depuis toujours, à son environnement familial. Tout au long de sa Vie, il n'a écrit ses textes qu'en français, mais il parlait parfois arabe et ne privait pas ses écrits de citations dans cette langue. Ainsi en était-il également pour l'hébreu. Certes, il faut tenir compte qu'il a appris et parlé l'arabe dans un pays arabe. Et ce n'est pas rien. Toutes les langues, comme tout vivant, ont un lieu. Ceci l'a amené à circuler naturellement dans ces trois langues qui néanmoins avaient chacune leur fonction. Ne pourrions-nous pas dire alors qu'il ne parlait qu'une seule *trilangue* ?

Expulsé d'Égypte, J. Hassoun aurait alors été amputé d'une part de cette trilangue, c'est-à-dire d'une part de lui-même ? Expulsion valant pour une blessure.

C'est sans doute du fait de cette blessure qu'il a été amené à donner statut de signifiant au mot d'exil. En effet, l'exil comme signifiant est d'abord au cœur du travail sur l'altérité ; il articule aussi la réflexion sur le rapport du sujet au politique, et il permet de penser l'identité comme jamais donnée, c'est-à-dire toujours à construire.

Seul un contrebandier peut, comme J. Hassoun l'a fait, aller au-delà du texte pur des écrits politiques ou religieux pour tenter d'y trouver ce qu'ils cachent à l'envers de leur clarté (il est tentant de rappeler ici la passion de J. Hassoun pour les livres, les bibliothèques et même pour les objets, à cause de leurs histoires et leurs secrets).

Seul un contrebandier peut savoir qu'aucun champ parcouru n'épuise la course. J. Hassoun savait que la conviction qui produit un acte en un lieu et un temps donnés s'étaye sur l'insatisfaction, que cette dernière peut être productrice et donc que cet acte, pour nécessaire qu'il soit, n'est jamais définitif ou conclusif. Il y a toujours autre chose à faire et à penser. Il y a toujours un autre livre à pourchasser, l'important étant de le pourchasser parce qu'il nous entraîne dans un champ voisin encore mal exploré.

Contrebandier-braconnier, passeur d'invisible ou chasseur de leurres hors saison, c'est dans cet inconfort et cette non-conformité assumés qu'il trouvait raison à privilégier Éros plutôt que Thanatos, à poursuivre son travail et à en rendre compte.